



HAL
open science

Une poétique de la précarité: économie(s) d'écriture dans *Crossing the River* de Caryl Phillips

Hubert Malfray

► **To cite this version:**

Hubert Malfray. Une poétique de la précarité: économie(s) d'écriture dans *Crossing the River* de Caryl Phillips. *Cycnos*, 2016, Traversée d'une oeuvre: *Crossing the River* de Caryl Phillips, 32 (1), pp.123-137. hal-03148696

HAL Id: hal-03148696

<https://hal.science/hal-03148696v1>

Submitted on 9 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une poétique de la précarité : économie(s) d'écriture dans *Crossing the River* de Caryl Phillips

Hubert Malfray

Lycée Claude-Fauriel, Saint-Etienne – IHRIM UMR 5317

Comme le laisse entendre le titre du roman de Caryl Phillips, l'enjeu de *Crossing the River* est bien au premier chef celui d'un passage : « crossing » suppose la traversée, le franchissement – des frontières, des limites, mais aussi des identités et des apparences. Or cette traversée est une dynamique d'écriture qui en sous-tend une autre, plus subtile : celle de l'échange et du négoce, thèmes issus du domaine de l'économie et étroitement liés au commerce triangulaire que l'expression anglaise « cross-trade » raccroche irrésistiblement au titre de l'œuvre. S'intéresser à la question de l'échange dans *Crossing the River* prend tout son sens à la lumière des trajectoires entrecroisées des personnages de Phillips : malgré leur éloignement, entre Afrique, Amérique et Europe, ils ne cessent d'interagir, quadrillant le monde de même que le texte au gré d'un projet mercantile d'essence coloniale. Les différents acteurs du roman ont beau exister en des lieux et des époques profondément disparates, séparés par 250 ans d'une histoire familiale détricotée, ils sont toutefois reliés par cette même question de l'économie : l'économie pécuniaire qui martèle le texte à coup de chiffres, mais aussi et avant tout l'économie de l'être, et, partant, l'économie de la lettre.

Rien d'étonnant, par conséquent, que la préoccupation du texte pour l'économie surgisse le plus clairement dans les mots de celui qui relie symboliquement ces trajectoires fuyantes, à savoir le père mythique qui prend corps et voix dans le prologue : « I sold my children. [...] I soiled my hands with cold goods in exchange for their warm flesh. A shameful intercourse » (Phillips 1 – je souligne). D'emblée, la question du négoce pèse sur le texte autant que sur la conscience du père dont la parole est alourdie de regrets. Cette parole est parcourue de signifiants rappelant la prégnance des préoccupations capitalistes au cœur du projet colonial ; aussi indique-t-elle la nécessité de s'interroger sur le commerce

d'êtres humains, cette « amnésie communautaire »¹ que dénonce Phillips dans ses *Conversations*. Plutôt que de laisser sombrer cette question dans l'oubli ou l'indicible, Phillips l'évoque dès les tous premiers mots de son roman, lui octroyant ainsi une position inaugurale, originelle au sein de son œuvre. Si le commerce triangulaire est à la source d'une amnésie, celle-ci est bien le trauma sur lequel s'arc-boute son écriture.

Quand le corps des esclaves se vend aux enchères comme celui de Martha et de sa fille Eliza Mae, quand l'identité de l'homme-esclave se réduit à un numéro comme dans le carnet de bord de Hamilton, quand la relation entre Travis et Joyce est vouée à l'impossible par la pression étouffante des mœurs d'une époque, c'est le signifiant qui prend en charge l'inexplicable, c'est la littérature qui choisit de dénoncer l'infamie. Il appartient donc au lecteur de s'interroger sur ce trauma autour duquel les divers narrateurs du roman tissent leurs voix fragiles. Dans l'entrecroisement de ces voix se dit l'expérience de la vulnérabilité, c'est-à-dire, étymologiquement, du lien qui unit l'individu à la blessure (*vulnus*) qui lui a été infligée. Par vulnérabilité, on entendra donc cette condition qui est celle des hommes-marchandises victimes de la diaspora : des sujets placés sous le joug d'un projet d'oppression et devenus purs objets de transaction. Le roman décide de ne pas passer la blessure sous silence, mais au contraire de l'exposer au grand jour. Car la blessure, c'est avant tout cette mémoire qui refuse de laisser l'individu en paix et le taraude, le poussant à l'insomnie, comme c'est le cas d'Edward dans « *The Pagan Coast* » : « When sleep did come it was soon destroyed by demons which prodded at his memory as though it were an open wound » (Phillips 43).

Plus encore que le texte, c'est l'expérience personnelle de l'auteur qui nous autorise à penser la vulnérabilité comme nœud gordien de son écriture ; en effet, dans ses *Conversations*, Phillips est invité à réagir à un événement qui l'avait profondément affecté lorsqu'il était étudiant à Oxford, à savoir la découverte d'une insulte raciale écrite à son encontre sur une liste où figurait son nom. Phillips explique que cette découverte lui a fait prendre conscience de ce qu'il nomme « la précarité d'être

¹ « I'm writing a nonfiction book now, about Charleston, South Carolina, Liverpool, England, and Elmina on the west coast of Africa: three points in the triangle of the slave-trade; three cities with warped senses of their own history, with a deep historical sense of *communal amnesia* » (Schatteman 49, je souligne).

visiblement l'Autre »². C'est précisément sur cette question de la précarité que *Crossing the River* semble s'articuler, puisque le terme renvoie tant à la pauvreté économique et sociale qu'à l'état de quête et de prière dans lequel est plongé l'individu précaire³.

Nous proposons par conséquent de nous interroger sur cette logique de la précarité qui s'empare de l'économie textuelle de *Crossing de River*, et qui autorise le portrait de personnages réduits à une pauvreté identitaire, un dénuement ontologique forcé avec lequel l'écriture se débat. Il s'agira dans un premier temps de nous intéresser à la précarité discursive en jeu dans l'écriture : quand les hommes-marchandises semblent exclus de tout dialogue, ils se réfugient dans la prière et se font esclaves d'un discours incantatoire qui les soustrait à l'intersubjectivité. Puis nous verrons que la précarité dépasse le discursif pour affecter jusqu'à l'ontologique : les hommes de peu dépeints dans le roman le sont avant tout car ils sont orphelins, écartés de toute lignée, de toute hérédité, de toute transmission ; dans ce cas, la précarité de l'être se révélera dans ce que nous nommerons une faillite du « je ». La réflexion nous conduira enfin à nous interroger sur une autre faillite, étonnement plus vertueuse cette fois-ci : celle de l'Histoire⁴, que les hommes précaires, en laissant monter leur voix, semblent inquiéter, comme si leur seule arme était justement de « précariser », pourrait-on dire, la version prétendument monologique de l'Histoire.

I. Précarité discursive : la lettre à l'épreuve de la prière

Si les échanges coloniaux sont au cœur de l'écriture de Phillips et au carrefour des voix qui peuplent son roman, le narrateur de « *The Pagan Coast* » en résume dès les premières pages les enjeux théoriques :

² « That particular incident reminded me of the precariousness of being black in British society: I'm at Oxford in this college where I play soccer, rugby, cricket, track and field. I'm also in charge of the drama society. I have a socially central role [...]. That incident was a betrayal. [...] I was aware of being visibly the Other, that it didn't really matter how much they needed you, you would become a crumpled tissue whenever it suited them » (Schatteman 47).

³ Frédéric Regard en analyse l'étymologie comme suit : « Precariousness, the *OED* (2013) explains, is a prayer for help (*precor* in Latin), a prayer for the good will, the benevolent presence of the other » (Regard 86).

⁴ Nous écrivons ce terme avec une majuscule pour signifier qu'il s'agit de la « grande Histoire », et la différencier de la « petite histoire », à savoir la fiction.

The American Colonization Society was sure that benefits would accrue to both nations. America would be removing a cause of increasing social stress, and Africa would be civilized by the return of her descendants, who were now blessed with rational Christian minds. (Phillips 9)

À la lecture de ces quelques lignes, on perçoit que le projet, essentiellement fondé sur la logique du profit (« benefits »), est censé être celui d'une réciprocité, d'un échange débouchant sur un gain commun. Toutefois, cette possibilité est vouée à l'échec, rejetée dans le champ de l'irréel dont le modal « would » est le garant. Plus encore, les formes verbales sont éloquentes : si l'expression « would be removing » fait de l'Amérique l'actrice du projet, l'Afrique, quant à elle, est reléguée au statut d'objet passif (« would be civilized »). Par conséquent, malgré leur étymologie commune, bénéfiques et bienfaits ne peuvent coexister dans le projet colonial, au point qu'ils semblent s'exclure mutuellement. Aucune réciprocité ne semble donc permise, et c'est cette impasse que le roman tente de mettre en mots.

La forme la plus évidente que donne le texte à cette caducité de l'échange se révèle très perceptiblement à l'échelle de la construction du discours : on s'aperçoit qu'à aucun moment les voix qui coexistent dans le roman ne sont autorisées à un dialogue frontal. Il s'agit au contraire de les juxtaposer au gré d'ellipses pour laisser au lecteur le soin de les faire dialoguer *a posteriori*. En effet, la voix de Martha ne dialogue jamais directement avec celle de sa fille, si ce n'est dans la résurgence fantomatique de bribes de paroles qui se mêlent à la pensée erratique de la vieille femme. Il en est de même pour la voix d'Hamilton qui, consignée dans son carnet de bord ou dans les lettres à son épouse, restent constamment sans écho. Même chose encore du côté la voix de Nash Williams, qui ne transparaît qu'à travers ses lettres demeurées sans réponse ; quant à la rencontre souhaitée par son père américain, Edward, elle aussi est vouée à l'impossible. De fait – outre dans « Somewhere in England » qui finit par réunir Joyce et Greer – le roman articule des rencontres toujours repoussées : c'est comme si la confrontation de l'un et l'autre des participants au commerce colonial était vouée à une irréductible distance. Cette scénographie du silence, ou de l'impossible échange, rappelle les réflexions de Johannes Fabian dans *Time and the Other* : le critique, qui dans cet ouvrage s'intéresse à la geste ethnographique, décrit ce qu'il nomme le « déni d'intersubjectivité » propre aux discours anthropologiques. Il entend par là que les textes

d'anthropologues ont pour particularité de pratiquer une mise à distance spatiale et temporelle quasi systématique de leur objet d'étude, alors même que l'intersubjectivité suppose par essence une interaction sociale fondée sur le « partage [équitable] du temps »⁵. Fabian conclut à ce qu'il nomme « denial of coevalness », cette impossibilité que l'observateur et l'observé puissent, au cœur des récits d'échanges coloniaux, se construire dans le même temps et en un même lieu. Pour le dire en paraphrasant Fabian, ce déni pousse les producteurs du discours anthropologique à rejeter ceux qui font l'objet de leur discours dans un temps autre que le présent qui consigne l'autorité discursive⁶. C'est cette logique irréconciliable à laquelle se confronte Edward une fois arrivé en terre africaine, lorsqu'il tente d'établir le contact avec ceux qui sont déjà sur place :

[...] Edward shared his circumstances with those that came and went, and sought from them similar stories all relating to the common question of how it was they had come to find themselves adrift and washed up on this furthest shore of civilization. Anecdotes and faint memories were traded, and some attempts were made to swell them into order with dates and places. (Phillips 55)

L'Afrique, cette inconnue, rompt toute logique occidentale dans l'esprit du voyageur : le temps et l'espace se délitent, les rencontres avec les autres sont fugaces, et les histoires qu'on se raconte, seule véritable monnaie d'échange (comme l'indique le terme « traded »), se résument à des tentatives vaines de partage d'expérience, et participent elles aussi d'un brouillage du sens.

Si anecdotes et souvenirs peinent à s'échanger ou à susciter un sentiment d'appartenance à la communauté des hommes, il en est de

⁵ « To recognize intersubjective time would seem to preclude any sort of distancing by definition. After all, [...] social interaction presupposes intersubjectivity, which in turn is inconceivable without assuming that the participants involved are coeval, i.e. share the same Time. In fact, further conclusions can be drawn from this basic postulate to the point of realizing that for human communication to occur, coevalness has to be created. Communication is, ultimately, about creating shared Time » (Fabian 30-1).

⁶ « By [denial of coevalness] I mean a persistent and systematic tendency to place the referent(s) of anthropology in a Time other than the present of the producer of anthropological discourse » (Fabian 31).

même avec la lettre, qui devient paradoxalement l'exemple le plus frappant de ce que nous avons nommé, avec Fabian, le déni d'intersubjectivité. Elle est pourtant par nature ce qui est censé relier les individus et offrir à la communication l'espace d'un échange. Elle se veut par contrat le lieu d'une interpellation ; l'épistole suppose en effet un pacte entre ses divers acteurs sommés de camper une certaine posture intersubjective. La lettre renvoie logiquement son auteur dans une position pleinement discursive et s'impose comme le témoin du bon fonctionnement de la parole. Or dans *Crossing the River*, l'épistolaire est mis en échec ; contre toute attente, la lettre est le symptôme d'un impossible échange. Nash Williams n'a de cesse de déplorer l'absence de réponse de la part d'Edward, à tel point que ses lettres s'enchaînent comme une litanie adressée à un « Dear Benefactor » qui, à mesure que le temps passe et qu'il ne répond pas, perd de sa superbe. En l'absence de réponse, la dynamique de la lettre est mise en défaut. Elle abandonne la promesse d'intersubjectivité qui était sienne pour se muer en une prière ou s'égrènent des demandes de soutien matériel : « childish requests for tools, seeds, money and other necessities of life » (Phillips 7). La lettre devient donc la voix de l'homme précaire, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu précédemment, de celui qui en est réduit à prier : elle est aveu d'humilité, voire de pauvreté, mais une pauvreté qui n'est pas simplement matérielle ou pécuniaire. Pour le dire avec Barbara Korte, la pauvreté, c'est aussi un manque pluriel : « lack of agency, opportunities, access to knowledge, traditions, rights or capacities » (Korte 1). Implorer l'aide du père, c'est avouer des carences bien plus profondes que de simples préoccupations matérielles. La lettre-prière est un appel, elle est aussi un moyen de redéfinir la notion de valeur, qui ne s'applique désormais plus seulement aux biens, mais engage aussi l'homme sur le terrain de la morale, comme le laisse entendre Nash : « Truth and honesty is great capital, and you instilled such values in my person at an early age, for which I am eternally grateful to you and my Creator » (Phillips 21). C'est peut-être lorsque Nash s'aperçoit qu'une autre définition de la valeur est possible qu'il commence à s'affranchir de la mission qui lui a été confiée et dont il est esclave, pour mieux parvenir, *in fine*, à se libérer de la voix muette du père.

Or ce processus de libération prend du temps, et en attendant, en l'absence de réponse du père, l'auteur de la lettre choisit de se tourner vers le divin qu'il finit par convoquer à défaut. Les histoires que raconte Nash, surtout dans ses trois premières lettres, donnent l'impression de se ressembler étrangement, faisant toutes état de requêtes. Plus encore, le

discours qu'il construit donne l'impression de tourner à vide lorsqu'il se réfugie dans des réflexions empruntées à la sagesse biblique : « The Lord giveth and the Lord taketh, blessed be the name of the Lord » (Phillips 18) ; « as the Scripture says, train up a child in the way he should go, and when he is old he will not depart from it » (Phillips 21) ; ou encore « Giving doth not impoverish » (Phillips 25). Lorsque la langue se réfugie derrière la *doxa*, c'est signe que la lettre n'est plus vectrice d'une parole d'individu à individu, mais réceptacle d'un discours d'emprunt, du subalterne, dénué de sens propre, n'appelant finalement aucune réponse. Par conséquent, la lettre-prière est une fausse posture qui finit par indiquer une im-posture discursive forcée, puisqu'elle met en échec le lien social ou affectif qu'elle essaie de tisser et que la colonisation a métissé.

II. Précarité identitaire : la faillite du « je »

Si *Crossing the River* est un roman familial, il est avant tout un roman familial décousu : il se présente comme une galerie de portraits de famille juxtaposés, de trajectoires métissées ; en explorant sans cesse la question de l'origine, l'écriture dit la faillite du « je » et l'impossibilité de tisser entre les personnages des liens désormais distendus par l'infamie de l'histoire humaine. Pour reprendre l'expression de Laurent Demanze qui s'est intéressé aux récits de filiation contemporains, le texte est le dépositaire d'« encres orphelines », c'est-à-dire de récits qui explorent la désarmante séduction exercée par une origine dont la perte a été exacerbée par « une crise de la transmission [elle-même] inaugurée par le projet moderne » (Demanze 10). Nash face à Edward, Martha face à Eliza Mae, Hamilton face à une terre-mère mise à distance, ou Joyce face à une histoire familiale meurtrie : voilà autant de situations où l'origine se disperse et se diffracte à mesure que les italiques, expression subtile du trauma, distillent au cœur du roman des voix inquiètes, comme lorsque cette phrase biblique, « *Father, why hast thou forsaken me?* », surgit – avec variante – à deux reprises (Phillips 42, 73). Les hommes précaires n'en ont jamais fini de dire leurs démêlés avec le passé, à l'image de Joyce qui, malgré son aversion pour l'autoritarisme de sa mère, ne peut s'empêcher de rendre visite à cette dernière sur sa tombe, comme pour recréer, contre toute attente, son lien à l'origine, lien distendu par l'horreur des bombardements. Il en est de même pour Sandra qui, dans « *Somewhere in England* », vit sous le regard de son époux mort au combat mais dont la photographie, qui trône sur la cheminée, témoigne de ce que la chaîne humaine, même rompue, n'en a jamais fini

d'inquiéter l'individu. L'écriture devient ainsi le vecteur d'une réflexion sur la précarité ontologique du sujet contemporain, plongé dans les affres d'une solitude aliénante, et du même coup sur la précarité tout aussi prégnante de l'écriture contemporaine, qui, comme l'explique Demanze, consigne la somme de doutes identitaires et de dettes impossibles à régler. Au cœur du roman, c'est en trois scénarios que va se décliner cette précarité ontologique.

Premier scénario : l'identité se lit d'abord comme le lieu d'une crise de la dépossession. C'est précisément ce que l'histoire de Martha met en scène. Au fil des pages, son récit mime, à la mesure des changements de focalisation, les douleurs d'un arrachement de l'être à sa lignée, rompant du même coup la chaîne de transmission qui relie l'individu à un avant et un après. On découvre une femme abandonnée, une famille décimée, une origine disséminée par la corruption d'un colonialisme capitaliste où se troque l'humain. La famille, pilier dans la construction de l'individu, est sacrifiée sur l'autel de besoins matériels et marchands. Plus encore, il faut paradoxalement que se rompe le généalogique pour que la famille puisse potentiellement exister. C'est en ces termes que Martha relate l'épisode troublant de la séparation : « My Eliza Mae holds on to me, but it will be of no avail. She will be a prime purchase. And on her own she stands a better chance of a fine family » (Phillips 77). Si Eliza Mae veut intégrer une « bonne » famille, il lui faut renoncer à la sienne. En d'autres termes, en contexte colonial, la famille ne pourra tenir qu'à condition qu'elle se réinvente de toutes pièces, qu'elle reparte de zéro. Autre façon de dire que toute forme traditionnelle de structure sociale est désormais caduque. L'histoire de Martha est l'aventure d'une soustraction de soi à soi, d'une dépossession, qui atteint son paroxysme lorsqu'on découvre, au hasard d'une courte phrase, que le projet colonial lui a tout pris, jusqu'à son nom : « Never again would she be renamed » (Phillips 80). Le récit de Martha est celui d'une lacune, mais aussi celui d'une page qui ne peut se tourner, d'une dette éternelle transmise *in absentia* à sa fille et que le présent, temps grammatical qui porte son récit à bout de mots, solennise en tous points.

Le second scénario de la crise identitaire se retrouve chez Nash : lui aussi dépossédé de tout lien avec une origine claire, Nash figure l'entre-deux. Entre Afrique et Amérique, sa généalogie est brisée et porte la dette infligée par l'épreuve du colonialisme : « At times like this, it is strange to think that these people of Africa are called our ancestors, for with some of them you may do all you can but they still will be your enemy » (Phillips 32). Pris dans les rouages d'un système où il est à la

fois l'esclave d'un projet qui n'est pas le sien (celui de la colonisation) et le double du maître blanc, Nash se perd entre ses deux origines, un égarement trahi, dans l'extrait, par le brouillage des pronoms et adjectifs possessifs (« they », « our », « them », « you » et « your ») qui s'enchaînent confusément. Pour parler comme Deleuze et Parnet, on dira que son identité devient rhizome : entrelacs sans fondement ni centre originaire, le rhizome est une « involution » : « c'est être "entre", au milieu, adjacent ; c'est composer une identité qui est "toujours au milieu du chemin, déjà en route" » (Deleuze et Parnet 38). Toutefois, les lettres de Nash trahissent le besoin que ressent le personnage de se conformer à son destinataire, Edward, son père d'adoption : en revendiquant le besoin de dire « I am *Mr Williams* »⁷, Nash affirme malgré lui la pleine précarité de son identité, puisqu'en se faisant nommer ainsi, il devient une doublure inquiétante du père américain, et s'asservit à son autorité. On pourrait dire que Nash succombe à ce que Marie-Louise Pratt nomme « la mystique de la réciprocité ». Dans l'analyse qu'elle donne du journal de Mungo Park, elle épingle la réciprocité comme rhétorique de la rencontre entre colon et colonisé. Par un échange de coutumes, chacune des deux parties de cette équation tente d'établir un équilibre. Mais Pratt dénonce l'empreinte profondément capitaliste et euro-centrée d'une telle procédure : la réciprocité est un leurre, une « histoire à laquelle s'accroche le capitalisme »⁸, derrière laquelle il se déguise mais qui ne trompe pas. En ayant troqué sa liberté contre un nom d'emprunt, Nash semble avoir succombé lui aussi aux séductions d'un échange *a priori* réciproque, mais qui pourtant rend le jeune homme d'origine africaine irréductiblement esclave d'un projet capitaliste aliénant qui passe sous

⁷ « [I]n this republic, the practice is to address me as *Mr Williams* and not *Boy*. [...] The white man never calls me by anything but my name. I am *Mr Williams* » (Phillips 33).

⁸ Je paraphrase ici le texte de Pratt citant Peter Hulme : « Reciprocity has always been capitalism's ideology of itself. In his compelling study of sentimental literature on the colonial frontier, Peter Hulme makes this point, recalling Marcel Mauss's classic analysis of reciprocity in *The Gift*. Mauss argues that in stateless, non-capitalist societies reciprocity functions as the basis for social interaction, even in radically hierarchical social formations such as feudalism. In Hulme's words, "only under the fetishized social relations of capitalism does reciprocity disappear altogether, however loudly its presence is trumpeted." While doing away with reciprocity as the basis for social interaction, capitalism retains it as one of the stories it tells itself about itself » (Pratt 84).

silence son identité propre. La réciprocité ontologique est bel et bien un leurre auquel Nash a voulu croire, mais par lequel il s'est perdu.

Troisième et dernier scénario : une fois que l'identité s'est effacée, il ne reste plus à l'individu qu'à s'inventer une identité d'emprunt. C'est précisément ce leurre auquel succombe Nash : envoyé en Afrique pour y reconstruire le monde à l'image de l'Amérique, il semble reproduire le mythe de l'enfant prodigue. Lui qui vient inculquer aux indigènes la parole du Christ semble asservir son histoire à celle du messie :

I hope to meet in Heaven with my dearly departed Sally and my only boy, York, and thereafter dwell with them for ever. This blessed hope, to meet where there will be no further trouble, no vainglorious toil, no more parting, and to sing the praises of God and the Lamb for ever and ever! Surely the religion of Christ is my greatest comfort in this dark world. (Phillips 26)

Face à un passé lacunaire, le mythe de l'enfant prodigue devient pour Nash une forme de salut identitaire qui vole au secours de l'origine défaillante. Nash rejoue un scénario qui n'est pas le sien, son histoire se soustrait à la force d'une fable qui met sa propre histoire dans l'ombre ; il s'invente une vie de substitution, comme le fait l'enfant du roman familial des névrosés de Freud, déguisant le réel et laissant du même coup paraître l'insatisfaction de son existence propre. Le mythe est un savoir partagé qui arrache au personnage son individualité pour le projeter dans l'imaginaire, condamnant Nash à rejouer un destin écrit d'avance, un archi-récit qui fait autorité sur lui et qui le dépossède de lui-même. Dans les premières pages de « *The Pagan Coast* », le mythe semble donc soustraire l'individu désormais sacrifié à une précarité vraisemblablement devenue sa condition d'être, et contre laquelle il devra lutter pour parvenir à faire du Libéria la terre (étymologiquement) promise de sa liberté.

III. La précarisation de l'Histoire

L'Histoire est au cœur des préoccupations de *Crossing the River* ; ou, pour être plus exact, le roman semble être le moyen que se donne l'écrivain pour régler ses comptes avec elle, ainsi qu'avec ceux qui la transmettent, le plus souvent de manière biaisée ou incomplète. C'est cette carence, cette lacune que Phillips déplore lorsqu'il explique que, lorsqu'il allait à l'école, personne parmi ses enseignants n'avait eu l'idée

de remonter aux origines historico-économiques de l'esclavage pour permettre à l'élève qu'il était d'en saisir toutes les implications :

When I was in school, *nobody* talked about the economic root of slavery or the way in which the industrial revolution in Britain, and therefore in Europe, and therefore in the world, was founded on this institution. (Schatteman 50)

Phillips semble meurtri par une perception incomplète de l'Histoire, une vision faite d'économies et de raccourcis qui constituent une raison apparemment suffisante pour que l'écrivain en soit venu à se rebeller par le biais de l'arme littéraire.

Le récit d'Hamilton est un bon exemple de négociation de l'écriture fictionnelle avec l'Histoire : s'il est profondément endetté vis à vis d'hypotextes clairement identifiables, ce récit interpelle également le lecteur par l'ordre chronologique qui est le sien et qui amplifie à coup de dates et de chiffres la factualité crue du commerce d'esclaves, livrée sur la page sans aucune concession. Hamilton est le prototype de l'homme qui fait l'Histoire, qui la consigne dans ses écrits et garantit la sauvegarde du fait. Mais ce n'est sans doute pas cela qui intéresse Phillips ; ce serait même plutôt le contraire : il s'agit pour lui de dépasser cette apparente factualité de la langue pour susciter l'effroi qu'elle consigne. Dans « *Crossing the River* », ce qui détonne n'est donc pas tant la factualité du mot que la brutalité du verbe, rendue d'autant plus franche par l'effet de contraste entre le journal de bord et les lettres qui laissent entrevoir l'homme derrière l'agent au service de l'empire. On s'aperçoit donc que le roman ne renie pas l'archive qui le fonde (ce que l'on pourrait aussi nommer le « fait colonial ») mais, par la fulgurance de son orchestration, propose plutôt une subtile réécriture de l'Histoire résultant des multiples agencements textuels qu'il orchestre. Pour reprendre les termes de Michel de Certeau, penseur de l'« écriture de l'histoire », le texte semble se plier au « geste de diviser » : « dans le passé dont il se distingue, il opère un tri entre ce qui peut être "compris" et ce qui doit être oublié pour obtenir la représentation d'une intelligibilité présente » (de Certeau 25). C'est là que s'opère une négociation entre faits et fiction. Dans « *Crossing the River* », Phillips pratique une entreprise de sape de l'Histoire, de précarisation du fait colonial : tout en livrant ce dernier dans une apparente réalité crue, il le rend tributaire d'un ordonnancement subjectif qui inscrit le roman dans une veine pleinement postmoderniste.

Ce travail de précarisation de l'Histoire prend de multiples facettes dans l'ensemble du roman. Les moyens sont encore différents dans « West », où, comme nous l'évoquions précédemment, c'est par le biais du présent de narration que Martha nous donne accès à sa propre histoire, à ces moments intimes de la séparation et de la perte. Ce choix discursif est éloquent : l'écriture semble tout à coup renoncer au règne du passé, temps qui, usuellement, ordonnance les événements et les raccroche au diktat de la chronologie. Par le truchement du présent, Martha semble inscrire son récit en dehors des contraintes du temps occidental : il y a rupture avec la marche de l'Histoire telle qu'on a voulu l'imposer à l'homme objet de la diaspora. Cela peut paraître étrange dans la mesure où, dès son titre, le récit de « West » donne l'impression d'inscrire Martha dans la stricte reproduction d'un mythe occidental historiquement et culturellement très identifiable : « West », c'est l'histoire de la conquête territoriale d'un continent prétendument vierge par des pionniers, lancés sur les routes d'une cartographie de l'inconnu, au cœur d'un rêve de possession. Or l'histoire de Martha, qui se construit *a priori* sur ce mythe, ménage au cœur de l'écriture des instants de fuite où l'intime, le subjectif, viennent mettre en doute la prévalence du mythe et en désigner l'obsolescence. On a envie de croire à Martha la pionnière, celle qui récrirait un mythe, qui s'approprierait cette histoire de l'Autre blanc. Or la logique est plus complexe que cela : le mythe n'est pas simplement ce dont Martha se pare pour accomplir une destinée proto-occidentale ; c'est au contraire cela même qu'elle rejette, ce qui, comme elle, ne marche pas, est entravé, empêché, englué. Martha métaphorise l'impossibilité du sujet issu de la diaspora de s'écrire à l'aune d'une Histoire occidentale qui n'est pas la sienne. L'écriture fait l'expérience des limites du mythe devenu leurre, à tel point que le roman de Phillips s'apparente, au bout du compte, à l'espace d'une négociation entre la fiction et l'Histoire de l'Occident, avec ce qu'Edward nomme « the business of encouraging men with a past and a history that is not their own » (Phillips 52).

L'analyse de « Somewhere in England » nous conduit à la même conclusion : c'est la partie du roman où la fragmentation du temps chronologique est à son paroxysme, et où, du même coup, la poéticité du texte est exacerbée, lovée dans cette fragmentation dont dépend l'intense subjectivité de l'écriture. Pour reprendre l'expression de Barbara Korte, le « lack of agency » qui définit la précarité est relayé par le trouble dans l'agencement de la fiction, qui se dés-articule et fait de la coupure sa raison d'être. La métaphore de l'avortement de Joyce ne fait que

confirmer ces intuitions, puisque c'est au moment où elle décide de mettre un terme à sa grossesse qu'elle choisit également d'en finir avec sa relation au divin, ou plus exactement à une religion qui semble ne plus avoir de sens dans un monde duquel Dieu s'est absenté :

After the abortion, I went to church with her. [...] I didn't speak. But I thought that Christ might be prepared to speak with me. At least he might express some interest in me. But he didn't. So I left the church. Or I left Christ. [...] I'd chosen to leave He who had made her life possible. This was, for her, the unkindest cut of all. (Phillips 194)

En refusant au Christ sa place de guide, la jeune femme décide de ne plus se raccrocher aux symboles transmis par l'Histoire judéo-chrétienne, de ne plus dépendre d'aucune force spirituelle supérieure à son être. C'est là le message de l'œuvre : il faut accepter de découvrir des personnages livrés aux mains d'une vulnérabilité la plus totale si l'on veut comprendre la vérité de la diaspora. Ces personnages ne peuvent se contenter de rejouer des destins écrits d'avance, de répéter des visions prescriptives, car celles-ci leur sont profondément étrangères. En écho aux analyses que Mircea Eliade a consacrées à la conquête des Amériques, nous dirons que les individus issus de la diaspora ne peuvent partager la même « nostalgie des origines » que leurs bourreaux.

Ainsi, laisser monter dans le texte la voix des précaires devient un moyen subtil que se choisit l'auteur pour *précariser* l'aspect profondément monologique de l'Histoire construite par l'Occident. Selon l'analyse que présente Foucault dans son essai « La Vie des hommes infâmes », c'est précisément ce que tente de faire la littérature, petit à petit, depuis le XVII^{ème} siècle : en s'écartant des récits fabuleux de la vie de grands hommes, elle se tourne vers l'histoire des minuscules, des hommes de peu, des oubliés de l'Histoire pour mieux « dire l'"infime", ce qui ne se dit pas, ce qui ne mérite aucune gloire [et ainsi] dire les derniers degrés, et les plus ténus, du réel » (Foucault 245). Le roman prend alors une tournure bien différente que celle que nous avons décelée à l'issue de nos deux premières parties : à l'image de Nash, le lecteur comprend que l'intérêt de l'écriture de Phillips est de faire entendre la voix des précaires, le « dialecte cru » des minuscules, qui, dans tout l'éclat de sa vérité, s'oppose à la cruauté du fait :

I am truly now a pioneer of sorts. I am striving to do all the good I can amongst these natives, who form a most dominant majority. To this end I am even speaking a little of their crude dialect, which is very hard to learn. I can, if truth be told, understand it better than I can speak it, but with practice this state of affairs will regulate itself. (Phillips 23)

On découvre alors que ce sont les natifs qui sont en position dominante, qui forment une majorité. Le texte semble subsumer un renversement d'ordre rendu possible par la fiction, qui, comme nous le disions, précarise l'Histoire. Par précarisation, nous entendrons par conséquent le fait que l'Histoire est inquiétée, troublée par le récit, ou encore *mise en prière* par la fiction dont elle dépend, dans un nouveau rapport de forces.

Si Phillips est à son tour un « pioneer of sort », c'est peut-être parce qu'il revendique la nécessité de donner corps à ce « dialecte cru » des hommes de peu, car c'est en laissant à celui-ci la chance d'être entendu que la littérature peut revendiquer sa richesse, et déceler, dans une poétique de la voix précaire, une réelle économie de l'être et de la lettre.

BIBLIOGRAPHIE

- DE CERTEAU, Michel. *L'Écriture de l'histoire* (1966). Paris : Folio, coll. « Histoire », 1975.
- DELEUZE, Gilles et PARNET, Claire. *Dialogues* (1977). Paris : Flammarion, 1996.
- DEMANZE, Laurent. *Encres orphelines : Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*. Paris : José Corti, 2008.
- ELIADE, Mircea. *La Nostalgie des origines*. Paris : Gallimard, coll. « Folio Essais », 1971.
- FABIAN, Johannes. *Time and the Other. How Anthropology Makes its Object* (1993). New York : Columbia University Press, 2002.
- FOUCAULT, Michel. « La Vie des hommes infâmes » (1977), in *Dits et écrits*, t. 3, Paris, Gallimard, 1994 : 237-53.
- KORTE, Barbara. « Narrating Poverty and Precarity in Britain : an Introduction ». Barbara Korte et Frédéric Regard (eds). *Narrating Poverty and Precarity in Britain*. Berlin et Boston : De Gruyter, 2014 : 1-17.
- PHILLIPS, Caryl. *Crossing the River* (1993). Londres : Vintage Books, 2006.

- PRATT, Marie-Louise. *Imperial Eyes : Travel-Writing and Transculturation*. Londres : Routledge, 1992.
- REGARD, Frédéric. « The Sexual Exploitation of the Poor in W. T. Stead's "New Journalism" : Humanity, Democracy and the Tabloid Press ». Barbara Korte et Frédéric Regard (eds). *Narrating Poverty and Precarity in Britain*. Berlin et Boston : De Gruyter, 2014: 75-91.
- SCHATTEMAN, Renée (ed.). *Conversations with Caryl Phillips*. Mississippi : University Press of Mississippi, 2009.

